

## *Femmes de discours*

Aicha KASSOUL  
Université d'ALGER

Les femmes écrivent peu. C'est un constat qu'il est aisé de faire en comparant la production de la littérature féminine à celle des hommes.

Elles écrivent peu et quand elles écrivent, elle se présentent souvent cachées sous un pseudonyme. Il n'est pas rare par ailleurs, que leurs écrits restent secrets, retenus dans l'ombre d'elles-mêmes comme si l'exposition à la lumière du jour pouvait leur être fatale. Entre la réclusion et le masque, le désir d'écrire se retient, bridé par la crainte d'être une femme publique en devenant écrivaine.

Pudeur «culturelle»? Raisons sociales contraignantes ? Quelles qu'en soient les causes, la stratégie de l'évitement est bel et bien là chez nos – nous- femmes, qui semble nous placer au cœur d'un dispositif institutionnel évoqué par Michel Foucault dans *L'Ordre du discours*.

«*Singulier*», «*redoutable*», «*maléfique peut-être*» (p.8), le discours l'est aussi bien pour les hommes que pour les femmes, le philosophe prenant bien garde à neutraliser le sexe de celui qu'il désigne sous l'appellation de «sujet du discours».

Les grands penseurs étant là pour nous ouvrir de nouvelles voies, nous prenons aujourd'hui la liberté de donner des contours féminins à l'être foucauldien. Déterminé initialement par la grande peur de « s'exhiber », cet être nous paraît ressembler féroce à nos femmes contraintes culturellement et socialement à la pudeur et à l'effacement. Double inhibition qui pourrait faire que sa voix ressemblât à celle qui s'élève dans *L'Ordre du discours*.

*« Il faut continuer, je ne peux pas continuer, il faut dire des mots tant qu'il y en a, il faut les dire jusqu'à ce qu'ils me disent –étrange peine, étrange faute, il faut continuer, c'est peut-être déjà fait, ils m'ont peut-être déjà dit, ils m'ont porté jusqu'au seuil de mon histoire, devant la porte qui s'ouvre sur mon histoire, ça m'étonnerait si elle s'ouvre ».*(Gallimard, 1971, p.8)

Femmes de peine, femmes en faute, elles frappent à la porte de l'existence et de la reconnaissance sans vraiment se faire entendre :

*«En ces états de la pensée et de l'analyse propre à la génération d'après les indépendances, la parole féminine, quasi absente, ne se reporte pas sur sa condition et son devenir ».*(N.Abdi, A.Khatib, A.Meddeb, « Du Maghreb », Les temps modernes, octobre, 1977)

Mais il faut croire que les femmes ne restent jamais trop longtemps en peine. La faute quant à elle – si tant est qu'elle existe -, se partage un jour avec d'autres femmes qui ont l'avantage d'être sous la protection d'une institution étatique.

Neuf universitaires – ayant statut d'être de discours professionnellement parlant – décident un jour de faire connaître celles qui font de la littérature. Un jour, des femmes se risquent au jeu de rôles qui se répartit entre la parole «autoritaire» (au sens foucauldien du terme) et la belle parole créatrice théoriquement libérée de toute entrave. Entre le discours «sérieux» et le discours de la «folie», le chœur des femmes élève vers le ciel le dithyrambe que les dieux eux-mêmes étaient forcés d'écouter dans la Grèce antique.

Dans *Diwan d'inquiétude et d'espoir*, publié par l'ENAG en 1991, les créations de vingt trois auteurs sont étudiées. Produite entre 1947 et 1987, cette littérature regroupe quarante trois titres de récits publiés auxquels s'ajoutent des œuvres mal diffusées ou inédites (poèmes d'Annie Steiner et de Hfida Ameyar, théâtre de Myriam Ben, premières pages d'un roman inachevé d'Anna Greki).

Quarante années de production à raison d'une tous les deux ans en moyenne ! Et pourtant on peut lire encore dans *Les temps modernes* que la parole féminine est «quasi absente».

Pour être juste avec les hommes qui s'y expriment, qu'ils s'étaient arrêtés de lire la «littérature féminine» en 1977.

Et puis pour tordre le cou à la polémique de type féministe, stérile à nos yeux et d'arrière-garde désormais, disons que notre intention n'est pas de régler des comptes avec l'autre sexe.

Ce n'est peut-être pas un hasard si ce sont des femmes qui ont travaillé sur des femmes, mais ce n'est pas cela qui est important. Quant l'écoute se fait disponible, elle neutralise les appartenances dans une attitude exemplaire qui donne à l'homme son exacte mesure.

Qui mieux que le poète –un homme !- pouvait le comprendre, lui qui tente obstinément de s'élancer vers Nedjma, figure emblématique de la féminité ? Mais à chaque fois, l'inaccessible étoile s'échappe interdisant une existence de partenaire, un bonheur à partié égale.

*«Nedjma, je t'ai appris un diwan tout puissant mais ma voix s'éboule je suis dans une musique déserte j'ai beau jeter ton cœur il me revient décomposé. (Kateb Yacine, «Nedjma ou le poème ou le couteau », Mercure de France, 1.1.1948).*

Faisons plaisir au poète et tentons de recomposer le cœur de Nedjma.

La voix des femmes s'éboule vers lui aujourd'hui.

Et cette fois, ce n'est pas un hasard si c'est un homme qui nous permet de faire entendre le silence.

Pour Michel Foucault en effet, la littérature est transgressive ou elle n'est pas. C'est dans la littérature que le désir interdit, la dérision réprimable et le savoir condamnable s'expriment haut et fort. La littérature est le lieu de la rébellion au centre duquel se place le sujet du discours, désirant, déraisonnable, connaissant. Laminé par les gouvernementalités, bridé par le conformisme, réduit au paraître et à la compromission sociale, l'être se libère sous l'emprise de l'enthousiasme créateur, inspiré par les forces diaboliques révoltées contre l'injustice de l'ordre apollinien.

A la suite de Michel Foucault, nous disons que chaque auteur se fait un devoir de devenir un sujet de discours, c'est à dire une personne prise dans les rets institutionnels, soumise à *l'ordre du discours*, mais décidée à franchir les limites qui sont prescrites, à jouer les trublions dans un ordre qui comprime une modalité d'être selon son cœur.

Enjeu de toute écriture : le désir qui exige un savoir et savoir-faire pour acquérir un certain pouvoir un instant, celui d'exister par la parole.

Et si nos écrivaines recensées dans le Diwan relevaient ce défi d'une existence par l'écriture ? Et si nous parvenions à démontrer que la plume est transgressive, c'est à dire qu'elle est trempée dans une encre irréductible à l'ordre et à l'anéantissement ?

C'est ce que nous allons tenter d'entreprendre pour défendre l'idée que la production littéraire féminine existe «qualitativement», à défaut d'être quantitative.

*Voici l'hypothèse que je voudrais avancer, ce soir, pour fixer le lieu –ou peut-être le très provisoire théâtre- du travail que je fais : je suppose que dans toute société la production du discours est à la fois contrôlée, sélectionnée, organisée et redistribuée par un certain nombre de procédures qui ont pour rôle d'en conjurer les pouvoirs et les dangers, d'en maîtriser l'événement aléatoire, d'en esquiver la lourde, la redoutable matérialité. (L'Ordre du discours, p.10).*

Lourde matérialité d'un texte sur lequel pèsent trois procédures d'exclusion externes.

La plus évidente, nous dit M.Foucault, c'est l'interdit qui contraint le discours dans deux domaines particuliers : la sexualité et la politique.

Laissons de côté le second domaine, la politique n'intéressant pas à proprement parler les femmes qui ont l'Algérie dans le cœur et dans le texte. Par contre, ces mêmes femmes n'hésitent pas à aborder le premier domaine frappé

d'interdits, c'est à dire la sexualité. La remarque est d'autant plus importante que M.Foucault précise dans *L'Ordre du discours* :

*Dans une société comme la nôtre, on connaît bien sûr les procédures d'exclusions. (p.11).*

Que dire de «la nôtre» ? Si dans la société française, la sexualité est (était si l'on tient compte du fait que les choses ont évolué depuis la date de publication de *L'Ordre du discours*, considérée comme tabou, il faut bien voir que dans la société algérienne qui a si peu «bougé» depuis l'indépendance, tout ce qui est lié au corps et au désir condamné au silence et au non-dit.

Pourtant, certains de nos auteurs sont loin d'être aphasiques en la matière.

Assia Djebar la première, évoque la langue du corps.

*Que le regard des voisins, des cousins, prétend rendre sourd et aveugle, puisqu'il ne peuvent plus tout à fait l'incarcérer ; le corps qui dans les transes, les danses et les vociférations, par accès d'espoir ou de désespoir, cherche en analphabète la destination, sur quel rivage, de son message d'amour. (L'amour, la fantasia, 1985).*

Ne pas désespérer. Le rivage est là à portée de la guetteuse.

En 1983, Hawa Djabali publie *Agave*, un récit qui met en scène un couple qui se défait dans un monde d'usages. Guidée par Aïcha la conteuse, un personnage haut en couleurs et en verbe, Farida se met en quête de son désir loin des hommes, loin des regards socialisés, dans «*le désert de l'humain*». A la fin du roman, le couple un moment désuni se retrouve au cours d'une étreinte physique, au bord d'une route, sur une peau de mouton :

Elle porte une robe vert- clair et des chaussures à haut talons ; j'ai l'envie, insoutenable, de savoir, sa peau. Elle me regarde les yeux grands ouverts. J'empoigne le tissu, je tire, sans bouger elle retient son corsage des deux mains, je tire plus fort, ça craque ; Farida repousse mon visage en arrière mais je saisis leurs deux morceaux et j'ouvre, entièrement, la robe qui reste suspendue par les deux épaules découvrant une chemise de dessous en nylon blanc et dentelles. J'attrape la chemise au décolleté, je tire, elle craque(...). La lumière baisse dans les champs. Du fond de sa rage, elle me ressemble tellement que je m'arrête, je la regarde, stupéfait : nue au bord de la route je la découvre soudain proche, forte, belle, fière, hautaine, puissante ! Je la regarde, elle me défie :

*« Là, dit-elle, ici, ai bord de cette route ! »(...)plus jamais Farida ne sera violée(...) Ton corps est une réconciliation.*

Dans L'Ordre du discours, la seconde procédure d'exclusion externe convoque le pôle du pouvoir. La société veille au discours comme à l'ordre. Que celui qui y fait désordre, s'attende à la marginalisation.

Il existe dans notre société un autre principe d'exclusion : non plus un interdit, mais un partage et un rejet. Je pense à l'opposition raison et folie. (p.12)

Se fondant sur l'histoire de la folie à l'âge classique qui a fait l'objet d'une thèse remarquable, Michel Foucault nous montre que la situation a évolué dans le temps : de la liberté due aux oracles diseurs de vérités aux maltraitances destinées à réduire une animalité excessive, le parcours de la folie met en accusation un Occident qui se bâtit sur la raison au détriment de l'humain. Il ne faudrait pas en conclure que l'« Orient » s'en tire à bon compte. Certes « nos fous » circulent sans être inquiétés, mais nous ne sommes pas pour autant plus raisonnables qu'à l'âge classique occidental. Écoutons certaines de nos écrivaines pour en être convaincus.

La thématique de la folie traverse de part en part l'écriture féminine d'expression française.

Il n'est pas rare par exemple, que les personnages fassent des séjours en asile psychiatrique : la narratrice anonyme de *La grotte éclatée* de Yamina Mechakra, Nora, la jeune femme torturée dans *Nora* de Myriam Ben.

Mais nous n'avons affaire ici qu'à l'aspect le plus évident de la folie : une pathologie avérée qui n'entre en ligne de compte qu'au niveau de la diégèse, sans réelle portée significative.

Bien plus intéressantes nous paraissent d'autres formes de la représentation esthétique de l'aliénation, leur valeur étant fortement symbolique.

La plus fertile est celle de l'enfermement dont Assia Djébar fait grand usage dans son œuvre, avec à son point culminant, une illustration achevée dans *Femmes d'Algérie dans leur appartement*. A l'intérieur du recueil, autant de récits que de tableaux qui font parler de l'intérieur des femmes interdites d'extérieur. Chacune d'elles serait susceptible de prononcer les vers de la poétesse qui finit par s'abandonner au sort, impuissante.

*Mes rêves fous*

*Se cognent aux barreaux*

*Se blessent pour retomber*

*Pantelants dans ma cellule. (Zhor Zerari).*

Parfois, la folie s'aggrave chez celle qui décide de défier à haute voix la morale des bien pensants :

*Je vole à vos nez  
La caresse et le pain  
Je vole la culpabilité  
Je vole le droit de vivre  
Je vole le droit d'aimer  
Je viole votre liberté  
Etriquée. (Nadia Guendouz).*

Déchaînée ! la femme qui revendique la transgression des lois du monde : vol et viol.

Fracassée la société des interdits, lacérée à pleins crocs par celle qui ne veut pas lâcher prise :

*Face / A l'interdit / Je bondis / Enragée / Comme un chien / Bâtard  
(Zhor Zerari).*

Il nous prend dès lors l'envie libertaire de mordre le vieux monde qui se meurt de componction et de déréliction. La tentation est grande d'aller ailleurs dans les lieux peu fréquentés, infréquentables, des lieux à naître et qui attendent leur premier homme, un homme «sans attitudes».

Dépouillé de ces attitudes, que reste-t-il de l'homme ? La sensibilité, l'esprit, les gestes, les actes, les paroles d'un homme sans attitudes ? Il semble que le corps et l'esprit battent alors au même rythme que le temps dans l'écoulement de cette tendre matière qui adhère au monde entier et où le frémissement d'une feuille concerne l'être de la même manière que l'odeur de chair grillée des hommes qui se brûlent pour une idée à Saïgon et à Washington, la joie d'un amoureux, la faim d'un ventre. Un homme dépouillé d'attitudes ne prétend plus, il est au milieu des autres, parmi eux, l'un d'entre eux, en proie Aux civilisations qui l'inondent de choses, de mots, de besoins, d'idées, d'exigences, mais dur comme un silex, créant le feu, éternel comme un diamant. (A.Greki, roman inédit commencé en décembre 1965).

Le retour de Prométhée sur la terre des hommes ! Pas moins.

Le chant des femmes rejoint celui des sirènes, celui qui aurait pu détourner de sa route le plus rusé des Grecs, dont rien ni personne n'était de taille à empêcher le retour dans son île où l'attendait la divine Pénélope. Selon Hobbes, le don de l'éloquence est la première qualité du séditionnaire et du séducteur.

Les deux termes ayant la même origine étymologique (*se-ducere*), il faut bien admettre que nos femmes de lettres sont des séductrices, des séditeuses, de la race de celles qui savent nous conduire hors des chemins connus, hors du groupe. Elles sont l'exacte réplique du fou du moyen - âge, que l'âge classique n'avait pas encore enfermer et qui était libre d'aller où bon lui semblait, là où sa parole était l'équale d'une prophétie.

Dans leur appartement, dans leur voile, dans leur ombre, les écrivaines sont insolentes. Leur parole, telle celle de l'aliéné en état de grâce, perce les nuées de l'indifférence et de l'absence.

En acceptant de dévoiler leur nudité, elles transforment leur texte en «*un espace d'une extériorité sauvage*», selon l'expression de M.Foucault.

Les voici donc arrivées de l'autre côté du mur, au seuil de leur histoire, devant la porte qui s'ouvre sur leur histoire. Et la porte s'ouvre car elles en ont des choses à raconter. Elles en ont des choses à dire. Rien que des vérités, comme au premier temps de l'histoire des hommes :

*... Chez les poètes grecs du VI<sup>e</sup> siècle encore, le discours vrai – au sens fort et valorisé du mot- le discours vrai pour lequel on avait respect et terreur, celui auquel il fallait bien se soumettre, parce qu'il régnait, c'était le discours prononcé par qui de droit et selon le rituel requis ; c'était le discours qui disait la justice et attribuait à chacun sa part ; c'était le discours qui, prophétisant l'avenir, non seulement annonçait ce qui allait se passer, mais contribuait à sa réalisation, emportait avec soi l'adhésion des hommes et se tramait ainsi avec le destin. (L'Ordre du discours).*

Ce temps est bien entendu révolu, et avec lui un rituel discursif efficace et juste. La vérité se déplaçant de l'acte d'énonciation vers l'énoncé lui-même, on comprend pourquoi et comment le discours vrai n'est plus «*le discours précieux et désirable*». le discours vrai n'est plus rattachable directement et concrètement à l'exercice du pouvoir.

De façon insidieuse, les sociétés se sont instituées en structures de contrôle à tous les niveaux au point que le savoir, clé de la vérité, est rigoureusement régulé par des dizaines de canaux, ramifiés par exemple dans les domaines fondamentaux de la pédagogie, l'édition, les bibliothèques. Le savoir se distribue et s'attribue :

*Rappelons ici, et à titre symbolique seulement, le vieux principe grec : que l'arithmétique peut bien être l'affaire des cités démocratiques, car elle enseigne les rapports d'égalité, mais que la géométrie seule doit être enseignée dans les oligarchies puisqu'elle démontre les proportions dans l'inégalité. (L'Ordre du discours, p.20).*

La volonté de vérité, troisième procédure d'exclusion externe, apparaît ainsi comme une «*prodigieuse machine à exclure*» (*L'Ordre du discours*, p.22).

Sans vouloir sombrer dans la paranoïa, nous ne pouvons que méditer sur la gravité de ces propos qui expliquent pourquoi dans les sociétés dites traditionnelles, les filles sont interdites d'école, pourquoi dans les sociétés plus évoluées les femmes - écrivains sont moins productives que les hommes, pourquoi les auteurs célèbres ont une identité masculine, pourquoi enfin, il faut attendre 1981 pour qu'une femme puisse franchir le seuil de l'académie française vieille de trois siècles.

La machinerie institutionnelle veille au grain, régule la parole et le pouvoir qu'il génère grâce à l'acquisition du savoir. Homme ou femme, l'être de discours est tenu de respecter les règles sous peine d'anéantissement. Bien sûr. Mais il faut se rendre à l'évidence. La machinerie socio - culturelle qui instaure une inégalité initiale sera plus encline à exclure l'être « naturellement » moins existant, car conçu et codifié comme inférieur.

Pourtant les écrivaines parviennent à faire entendre leur discours. Paradoxe qui ne se dénoue que si l'on s'aperçoit que la plupart de leur production est publiée à l'étranger, principalement en France où l'on apprécie de plus en plus le discours sur l'Algérie. Lequel et pourquoi ? Là n'est pas aujourd'hui l'objet de notre réflexion.

Aujourd'hui, convenons que nos auteurs femmes sont bien capables d'élaborer un discours transgresseur dans la mesure où la question du savoir se pose à elles comme à n'importe quel sujet de discours.

Le savoir objectif est pris en compte et travaillé par une fiction qui dit l'Histoire de l'Algérie autant et mieux peut-être que les manuels scolaires. Revisitée de l'intérieur, l'Algérie colonisée, violente et pillée s'exprime au féminin. Faire sentir la guerre est l'affaire des romans historiques d'Assia Djebar et de Yamina Mechakra.

Quant au savoir «subjectif», celui qui relève de l'ordre privé, il nourrit le talent de la plupart de nos écrivaines.

Chacune à sa manière dit des choses simples : il faut apprendre à s'aimer, loin des conventions sociales qui figent l'être dans des «attitudes» desséchantes. La société, notre société, est mise à mal et les femmes qui écrivent ne lui demandent rien d'autre que de veiller à une égalité entre les hommes et les femmes. Non par calcul politicien, ni pour prendre bêtement la place des hommes mais pour que tout le monde se plie à l'ordre de l'humain.

La plume féminine fait sortir de l'encrier comme par magie, un couple de partenaires qui signent un contrat de vie et de respect mutuel, là-haut sur la montagne de Aïcha la conteuse, bien loin du contrat social qui codifie des attitudes. Jamais plus, nous dit H.Djabali, le corps des femmes ne sera violenté. Jamais plus la guerre qui finit entre les peuples ne saura renaître entre les couples dans l'univers inventé par les femmes.

Autre idée simple mais que l'on n'entend plus tant elle est ressassée : il faut vivre en paix et bannir les assassins. Nous rêvons qu'un jour dans la réalité, comme dans la fiction, une femme brandisse un enfant et qu'elle dise, terriblement dressée contre le sanguinaire :

*«Je le prend sous ma protection. Eloigne-toi ! Sous ma protection. Je suis une femme ! Tu ne vas pas tuer sous les yeux d'une femme. (Le sommeil du juste, Plon, 1955, p.57).*

Et le meurtrier s'en va.

Le voilà le discours vrai, selon M.Foucault. Le discours pour lequel on a respect et terreur.

L'acte ritualisé et efficace qui fait reculer les tueurs. Et ce discours est dans la bouche d'une femme qui rompt la chaîne de l'abominable vendetta, machinerie à anéantir toute une famille. L'enfant est sauvé, l'assassin s'enfuit et le destin se transforme en avenir.

Dans la bouche des femmes, sous la plume des femmes, se trouve un monde vrai qu'elles bâtissent avec des vérités universelles qui sont celles des écrivains que l'on dit «grands» et qui souvent «se contentent» de parler d'amour et de paix.

Par-delà les messages qui paraîtraient édulcorés, les écrivaines osent comme leurs confrères, contourner la volonté de vérité institutionnelle qui livre les domaines tabous aux «spécialistes» pour que la caution scientifique répare l'audace dommageable. Elles essaient de contourner cette volonté de vérité :

*« et de la remettre en question contre la vérité, là justement où la vérité entreprend de justifier l'interdit et de définir la folie(...) ». (L'ordre du discours, p.22).*

Comment justifier l'interdit désormais, dès lors que les pulsions du violeur «légitime» se mettent en quête d'un désir partagé au bord d'une route, dans l'oubli du viol légalisé qu'est le mariage ?

Comment laisser les «autorité» discourir sur la folie lorsque celle-ci se vit au quotidien sous des formes sournoises et que cela se dit de l'intérieur de celles qui en souffrent ? On comprend alors qu'elles sont loin d'être folles d'imaginer un monde de raison. Ce sont elles qui ont raison contre une société inhumaine.

Il ne faut plus parler des femmes. Elles s'en chargent.

La femme parle et le poète l'écoute. Le *diwan* tout puissant qu'il lui a appris finit par produire les fruits attendus. Nedjma, *l'hybride, la bâtarde, l'inquiétante* (L.Sebar, *J.H. cherche âme sœur*, 1987), lui répond enfin.

La femme parle et fait fuir les assassins. Elle parle et la poésie revient.